Théâtralisation de la politique dans *Les Chauves-souris* de Bernard Nanga et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma

Vérité ou mensonge ?

Simon Andjaffa Djaldi
Université de N'Djaména

Résumé : La théâtralisation de la politique dans *Les Chauves-souris* et *En attendant le vote des bêtes sauvages* démontre que la politique est un domaine où s'expriment les parties les plus rationnelles et irrationnelles de notre personnalité. Chaque acteur éprouve un besoin irrépressible d'être en position de pouvoir sur l'autre. Le dispositif scénique, propre à Berger, révèle qu'il y a hiatus entre discours et réalité, vérité et mensonge. L'article aboutit à la conclusion selon laquelle la politique s'accompagne d'arbitraire dans un espace, qu'elle peine à maîtriser.

Mots-clés : théâtralisation, vérité et mensonge, discours et réalité, élite dirigeante, politique.

Introduction

La politique est un thème récurrent dans le roman africain. Elle est l'un des matériaux nécessaires à son élaboration. Elle domine le tissu narratif, meuble les récits et motive les projets des protagonistes romanesques.

Pour certains, elle est un art, une science, dont la fin est de gérer proprement la chose publique. Elle exige, à cet effet, de ceux qui la pratiquent, l'amour de la patrie, le sérieux dans la gestion des biens publics, les biens communs. Le roman africain rapporte faiblement cette dimension de la politique.

Pour d'autres, l'activité politique est un moyen, un artifice, qui leur permet de se positionner, d'occuper l'espace public, d'assouvir leurs intérêts égoïstes. Levier social, elle est vue comme une scène, où chacun joue sa partition en tirant le maximum d'intérêts possibles. Elle mobilise, à cet effet, beaucoup d'acteurs et paraît être l'un des principaux motifs à l'élaboration du roman africain contemporain. Il n'est donc pas fortuit lorsque nombre d'hommes de culture africains enquêtent largement sur sa théâtralité vue comme un moyen d'exprimer la vérité ou le mensonge ou de les confondre.

Dans *Les Chauves-souris* et *En attendant le vote des bêtes sauvages*, la politique est un jeu où s'affrontent non les citoyens d'une même république, mais des acteurs motivés par les intérêts personnels, l'esprit des calculs mesquins. Espace public où les biens communs sont pris en otage par une catégorie d'individus, la politique paraît, ici, comme un lieu où se déchainent toutes les folies, toutes les cruautés. Elle est théâtralisée par quelques personnages tirant les faveurs de leur proximité avec les régimes. N'étant pas, forcément, l'affaire des techniciens ou des cadres régulièrement formés, elle convoque le clan, l'ethnie, la région, au grand mépris du bon sens ou des valeurs républicaines. Elle perd sa valeur, quoiqu'elle permette à certains protagonistes d'atteindre leurs objectifs, de se maintenir au pouvoir, coûte que coûte. C'est dans ce sens que nous avons choisi de traiter la question de la théâtralisation de la politique dans *Les Chauves-souris* (1980) de Bernard Nanga et *En attendant le vote des bêtes sauvages* (2004) d'Ahmadou Kourouma[1].

Le but de cet article est d'analyser la politique, telle qu'elle apparaît sous sa forme scénique, c'est-à-dire objet de jeu ou de tromperie, dans les deux œuvres. Vu les travaux de Maurice Berger (*La Folie cachée des hommes du pouvoir*, 1993), et dans une moindre mesure, de René Girard (*La Violence et le sacré*, 1972) et de Nikola Kovač (*Le Roman politique, Fictions du totalitarisme*, 2002), nous étudierons la théâtralité de la politique, considérée comme un discours, qui alterne la vérité et le mensonge, la justice et l'injustice. Qu'il s'agisse de Berger, de Girard ou de Kovač, nous recourrons à la psychanalyse, en arrière-plan, pour étudier le psychisme humain, investiguer les faits et gestes des hommes politiques.

Mais, en quoi la politique, dans ces romans, est-elle théâtralisée ? Une telle interrogation suscite d'autres secondaires relatives à la nature des régimes politiques, à la promotion de la « politique du ventre », au triomphe ou à l'échec du mal, dans les deux œuvres.

1 Politique ou théâtralisation ?

Théâtralisation ne mérite pas d'être prise au sens d'adaptation d'une œuvre pour un théâtre. Mais, nous entendons par *théâtralisation*, action de donner un caractère théâtral à quelque chose, par l'exagération ou l'outrance exprimée, de relever son caractère dramatique ou comique. La théâtralisation est donc une mise en scène de la vie, de ce qui s'y déroule. Dans notre contexte, elle est l'action de banaliser le sérieux, de se comporter comme si la politique était un jeu où chacun luttait pour son intérêt

[1] Nous désignerons désormais *En Attendant le vote des bêtes sauvages*, par *En attendant* ; *Les Chauves-souris par Les Chauves-souris*.

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

personnel ou celui de son clan, de son ethnie… La politique, quant à elle, est définie comme la gestion saine de la chose publique, l'art de gouverner la cité avec justice et droiture.

Cependant, *théâtralisation* et *politique* ne riment guère, de par leurs contenus. Vu que la politique est une science, elle requiert, de ceux qui la pratiquent, un certain nombre de qualités. Bien utilisée, elle garantit la vie, le bonheur de l'individu. Mal manipulée, elle est source de malheurs, de violations flagrantes des droits de l'Homme, d'où sa scénarisation par certains personnages romanesques.

Les Chauves-souris de Bernard Nanga et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma conçoivent la politique comme une représentation où s'entrechoquent les intérêts personnels. L'appât de gain aidant, l'esprit des calculs personnels prime sur les intérêts communs. Les protagonistes se prennent tantôt pour ennemis, tantôt pour adversaires, vu que la politique est un leurre, une scène où chacun cherche à tirer le maximum de profits.

En attendant le vote des bêtes sauvages présente un chef de l'exécutif, qui a pris le pouvoir par les armes. Très tôt, il devient un tyran, un despote, qui se cache derrière une pseudo-démocratie, où le pouvoir est censé être entre les mains du peuple. À la vérité, le président de la république du Golfe est un prestidigitateur, un illusionniste. Il se considère comme quelqu'un dont la vie est toujours en danger, alors que c'est lui le véritable chef d'orchestre de nombreux "coups d'État", qu'il essuie. Fin « dissimulateur », car « Les bons sentiments ne sont que des stratagèmes » (*En attendant*, 200), Koyaga met en scène des situations ubuesques. Il ne prend rien au sérieux, sauf sa sécurité. Comme dans la tragédie racinienne, le sang coule sur la scène pour donner l'impression d'éviter le mal, de sécuriser les vivants, de les intimider afin qu'ils n'osent pas attenter à sa vie, à son régime.

Les Chauves-souris de Bernard Nanga focalise son discours sur un personnage principal, Robert Bilanga, un simple chef de bureau alors que le président de la république, un mystérieux _« _Père de la nation » (*Les Chauves-souris*, 141) a élaboré un système politique, le monopartisme, censé relancer le pays. Quoiqu'il ne se fasse pas voir souvent, il est incarné par Robert Bilanga, un personnage subalterne, dans la hiérarchie politique d'Eborzel.

Pour les deux personnages romanesques, la politique est une scène, qui leur permet de se défouler, de revoir leurs sales besognes. C'est le cas des chefs d'État africains auprès desquels Koyaga se rend pour apprendre les ficelles du pouvoir. Tous se révèlent être des fabricants des coups d'État, des faux complots. Tous élaborent des machines d'exécution de leurs adversaires politiques, leurs ennemis. Tous personnalisent les biens communs. C'est pourquoi, sans remords, Koyaga liquide ses adversaires, ses frères d'armes (*En Attendant*, 112).

Bilanga et ses amis politiques, quant à eux, fabriquent des complots pour disqualifier ceux qui ne pensent pas comme eux. Qualifiés de communistes, donc subversifs, le professeur de philosophie Biyidi, le Dr Moussa, l'imprimeur Markowski, Roger sont les bêtes à abattre du système d'Eborzel (*Les Chauves-souris*, 163). Les régimes fabriquent des mensonges, pour les disqualifier : « Il n'y a donc pas d'imposture ni de

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

pouvoir ou de discours dominant, il n'y a pas de corps politique constitué, institué, sans l'organisation d'un complot. […] toute la stratégie de l'imposteur – son imposture consistait dans la fabrique du complice » (Margel, 2007 : 16). Tout régime politique, selon Margel, est une machine, qui produit de mensonge, d'imposture, de corruption, et pire, organise des crimes ou des assassinats. C'est le cas du *sora*, qui dit l'imposture de Koyaga, relève son caractère bestial. Le discours incipitiel est une mise en scène de ses prétendues prouesses :

> *Vous avez convoqué les sept plus prestigieux maîtres parmi la foule des chasseurs accourus […] Vous, Koyaga, trônez dans le fauteuil au centre du cercle. Maclédio, votre ministre de l'Orientation, est installé à votre droite. Moi, Bingo, je suis le sora ; je louange, chante et joue de la cora […] L'homme à ma droite […] avec la flûte, s'appelle Tiécoura. Nous voilà donc tous sous l'apatame du jardin de votre résidence […] Je dirai le récit purificatoire de votre vie de maître chasseur et de dictateur* (*En attendant*, 10-11).

Telle est déroulée la geste de Koyaga. Son long règne est mis en scène, sans rancune ni rancœur, puisqu'il y est présent. Les acteurs commis sont des professionnels de la parole traditionnelle : Bingo, le metteur en scène, Tiécoura, le bouffon du chef. Koyaga et son ministre de l'Orientation, Maclédio, sont des spectateurs. Les deux derniers, de temps en temps, prennent la parole et deviennent des narrateurs *autodiégétiques*, des acteurs de leurs propres histoires.

Ce récit traditionnel permet à Koyaga de vivre longtemps, de survivre, comme le souligne Madeleine Borgomano : « La veillée VI […] ne raconte pas la fin du régime de Koyaga, […], le chant de son *donsomana* implique sa survie et son effort pour sauver son pouvoir » (Borgomano, 2000 : 70). Si les autres dictateurs ne réussissent pas leur *donsomana*, s'ils ne considèrent pas la politique comme une scène, où tous les coups sont permis, Koyaga, lui, joue le meilleur rôle et est, en même temps, le metteur en scène de sa propre histoire (narrateur *homodiégétique*).

Les règles du jeu consistent à dire toutes les vérités sur lui. Selon le *sora*, ce récit purificatoire est appelé le *donsomana*[2], une parole traditionnelle. Il soulage le dictateur, le libère d'un certain nombre de remords et le protège contre tout esprit de vendetta, les *gnamas* de ses nombreuses victimes, leurs âmes vengeresses. C'est là que se trouve la théâtralité de l'œuvre de Kourouma. Selon Koffi Kwahulé, cette « théâtralité […] était d'abord de l'ordre de prolifération, de quelque chose qui, apparemment, n'était pas encore de « l'écriture », mais de la parole en train de se déployer à nos oreilles » (Kwahulé, 2004 : 206-207). Le récit traditionnel se déploie en lieu et place de l'écriture et est de l'ordre de la théâtralité.

La politique, pour Koyaga, est donc une scène, qui met aux prises les acteurs, mieux les adversaires ou les ennemis. Déroulé au moment où il est au faîte de sa gloire, le *donsomana* reprend tous ses hauts faits, ses relations avec les dictatures africaines

[2]Dans le vocabulaire cynégétique issu de la tradition de Kourouma, *le donsomana* est un « *récit de chasse* » (Derive, 1999 : 32).

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

(veillée V). Mais, il relève aussi ses faiblesses, son caractère brutal et son niveau d'instruction très bas.

Alors, tant qu'il règne sur la république du Golfe, cette geste le protégera toujours contre tous ceux qui veulent attenter à sa vie, à son régime. La règle consiste à scénariser le *donsomana*, à dire son geste purificatoire de maître chasseur, par un *sora*, un griot des chasseurs et son répondeur. C'est à raison que le narrateur interpelle le dictateur Koyaga : « […] lorsqu'ils auront tout dit, que vous aurez tout avoué […] la météorite et le Coran vous révéleront eux-mêmes où ils se sont cachés » (*En Attendant*, 380-381). La météorite et le coran, qui constituent la forteresse du régime de Koyaga, lui permettent de manipuler l'espace politique et public à sa guise. Il dispose de tous les moyens légaux et illégaux pour se maintenir au pouvoir, aussi longtemps que possible.

Les chauves-souris de Bernard Nanga mettent à nu la voracité de Robert Bilanga, un chef de service, à l'entame du récit. Mais, très tôt, cet agent ravit la vedette grâce aux moyens illégaux, qu'il possède. Seulement, comparé au *donsomana* de Koyaga, le discours incipitiel n'a rien de scénique. C'est un récit de type traditionnel, qui obéit au schéma classique de description du paysage et des personnages. Le caractère théâtral est brusqué, improvisé par le narrateur, qui ne supporte plus les frasques du personnage principal, Bilanga.

En fait, Bilanga rêve de briguer un poste de député à l'assemblée nationale. Il mobilise, à l'occasion, tous les moyens de séduction pour arracher les voix des paysans de Vémelé, ses parents. Il réunit les conditions d'élection à son niveau : argent, vin de palme, matériel et sans oublier les mirifiques projets de développement promis (*Les Chauves-souris*, 184). Selon Maurice Berger, un personnage comme Bilanga cherche le pouvoir « parce c'est vital pour [son] équilibre psychique » (Berger, 1993 : 39). Friand des scènes ludiques, il confond plaisir et réalité, biens personnels et biens communs. Il considère la politique comme un jeu, un manège où le plus rusé gagne. Comme Koyaga, la scène tourne mal, bien que l'espace de liberté soit mince, et que la démocratie soit vue comme un frein au développement de la république. La narration se ralentit, le récit s'accélère pour donner un caractère dramatique à l'histoire : « Nous t'avons déjà fait assez honneur […] en écoutant tes mensonges […] Reprends tes camions et retourne à Eborzel avec tes millions […] Alors, des gens comme toi, Vémelé n'en veut pas » (*Les Chauves-souris*, 194-195).

Ainsi, les paysans de Vémelé analysent, à leur manière, le discours politique de Bilanga, à l'aune de son comportement. Ils donnent de leçons de morale à « un haut fonctionnaire de la république ». Ils refusent l'argent, que le candidat leur offre. En principe, en pareilles circonstances, la règle consiste à donner de l'argent aux candidats, à leur acheter leurs consciences. Mais, les habitants de Vémelé refusent cette offre. Ils ne valident pas le processus de séduction ou de corruption savamment élaboré par le régime d'Eborzel. Comme dans la tragédie grecque, Bilanga est l'homme-bouc à immoler, l'objet du sacrifice. C'est pourquoi « La scène qui suivit fut pour [lui] un véritable cauchemar » (*Les Chauves-souris*, 195). Elle donne lieu à une tragi-comédie, intéressant, pour la circonstance, tous les déçus du régime, « toutes les mauvaises têtes de Vémelé » (*Les Chauves-souris*, 38). Le candidat, aux législatives, peine à dérouler

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

son discours politique dans un espace à lui acquis, puisqu'il y est né. Cependant, il mésestime le message du représentant de Vémelé. Il ne sait pas que c'est « tout le champ social qui est concerné ici » (Berger, 1993 : 42), par son message. Trop fier de lui-même, il n'a cure de rien, d'où l'hystérie de ses électeurs, qui mettent le feu au matériel de campagne (*Les Chauves-souris*, 184). En plus, développant des comportements criminogènes, les électeurs lui fracturent une mâchoire, le passent à tabac.

Légitimes, selon les paysans en colère, ces violences participent de la folie collective et ont pour but de gommer une salissure, une atteinte à l'intégrité du village : « La violence unanime a un caractère fondateur ; c'est pourquoi elle devient l'objet de la vénération publique » (Girard, 1972 : 373). Cette violence unanime est nécessaire à la survie de la communauté, parce que Bilanga est « l'incarnation de la bêtise crasse » (*Les Chauves-souris*, 165), le comble du mal, de l'injustice, comme le relève le *narrateur-omniscient*.

Par ailleurs, Koyaga possède les moyens de sa politique de répression. Il est un habitué des scènes dithyrambiques ou dramatiques, qu'il sait maîtriser. Bilanga, lui, demeure muet sur le drame de Vémelé, le lendemain, puisqu'il ne dispose d'aucun moyen de répression ou de correction, comme Koyaga.

Les deux personnages se ressemblent aussi par leur manie à scénariser la politique. Koyaga parvient toujours à être en vie et à contrôler toutes les situations malheureuses ou bonnes, qui lui arrivent. Robert Bilanga, au contraire, ne peut faire face à la colère de ses propres parents, ni éviter les railleries et autres plaisanteries de mauvais goût de ses concitoyens comme la serveuse de bar, Rose (*Les Chauves-souris*, 132), son épouse, Clotilde (*Les Chauves-souris*, 74-75), son fils, Roger (*Les Chauves-souris*, 200), l'imprimeur, Markowski (*Les Chauves-souris*, 165). Il a l'impression de jouer seul. Tous les acteurs le fuient, même les plus proches, les membres de sa famille nucléaire. Il a le malheur de supporter seul le poids de son engagement politique, de sa situation matrimoniale instable, surtout de sa sexualité débridée.

Quoique versatiles, les deux protagonistes savent retourner une situation désastreuse à leurs profits. Particulièrement, Koyaga a la particularité d'« être estimé alors que, dans certaines situations, il est peu apprécié par ceux qui le fréquentent de près. Seuls l'estiment ceux qui le connaissent de loin, ou sa « cour », prise dans la fascination » (Berger, 1993 : 110). Nadjouma, sa mère, son marabout, Bokano, la météorite et le coran, ses milices, les lycaons, sont les outils nécessaires à la sauvegarde de son régime. Ce sont eux, qui confèrent à leur ouaille le statut de chef à vie. Ce cumul d'actes coupables contribuent, d'après Berger, à la bonne santé psychique de ces deux personnalités politiques : « Cette expulsion de toute ébauche de culpabilité contribue probablement à la santé physique et psychique remarquablement bonne des hommes de pouvoir, malgré les situations complexes auxquelles ils sont quotidiennement confrontés » (Berger, 1993 : 110).

Les deux protagonistes sont mus, chacun, par son intérêt. Ils revoient, comme si c'était un film, leurs erreurs, leurs sales besognes, mais aussi leurs prouesses, en direct : l'un par le *donsomana*, l'autre par la scène violente de Vémelé, qui marque le début de la campagne électorale. Dans les deux cas, la politique est scénarisée, vulgarisée par deux

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

dictateurs, qui recourent à n'importe quel moyen pour assoir leurs régimes. Se passant pour des hommes honnêtes, ils sont démasqués par leurs sujets, leurs concitoyens. Ainsi, les hommes politiques africains se fondent non sur les principes juridiques, qui fondent la gestion des biens publics, mais sur l'imposture, pour légitimer leurs mauvais actes, et, partant, leurs régimes corrompus.

2 Authenticité à l'arrachée

L'expression « authenticité à l'arraché » signifie que les dirigeants politiques africains ont l'impression que la légitimité de leurs pouvoirs vient de leurs ancêtres ou des mânes du terroir. Tout le monde recourt, quasiment, au pays natal, ici, le village, pour être en sécurité, se faire élire ou avoir les remèdes nécessaires à la survie de son régime. L'apport du terroir leur permet ainsi de gouverner par eux-mêmes, de ne rendre compte à personne, vu que ce n'est pas par les urnes que leurs pouvoirs sont légitimés.

Fondant leurs pouvoirs sur la force, les leaders politiques africains multiplient les actes délictueux et amoraux. Pour réussir un coup d'État ou n'importe quel coup de force, ils recourent immanquablement aux membres de leurs ethnies respectives. Quelquefois, des réseaux de relations peuvent se créer à l'intérieur d'une même famille politique. C'est le cas de Robert Bilanga, qui compte sur ses relations politiques pour gagner de promotion. Koyaga, lui, se fonde normalement sur les membres de son clan, les Paléonigritiques, qui constituent un peloton d'exécution de ses opposants.

Robert Bilanga ne parvient pas à assoir sa parcelle de pouvoir. Il ne réussit pas à convaincre ses parents de Vémelé, demeurés fidèles aux valeurs traditionnelles. En effet, les législatives sont des élections par lesquelles les citoyens élisent des députés. Ce mode de scrutin suppose que le candidat aille, à la base, pour se faire élire par les citoyens, qui le connaissent mieux. C'est pour cette raison que Bilanga est obligé d'aller à Vémelé pour requérir le vote de ses parents, afin d'être leur représentant à l'assemblée nationale.

En principe, le village est la source de son pouvoir. C'est là qu'il va tirer son onction, valider son admission à l'hémicycle, pour le compte de la « région d'Aboleya ». C'est pour cette raison qu'il tient à y « dire son premier discours électoral » (*Les Chauves-souris*, 180), en tant que candidat. Certes, il a le bonheur d'être choisi par le gouvernement. Mais, pour qu'il devienne député, il aurait fallu que les électeurs de Vémelé et d'Obang viennent à « confirmer par leur vote » (*Les Chauves-souris*, 180) ledit choix gouvernemental.

Le narrateur de *En Attendant le vote des bêtes sauvages*, le *sora*, détaille les raisons pour lesquelles Koyaga est indéboulonnable. Sûr de l'impopularité, dont il jouit, dans la sphère politique, auprès de ses concitoyens, il brandit la fibre identitaire ethnique pour assoir son pouvoir et affermir son autorité. Il se fait ainsi aider de ses amis, les chasseurs de la tradition paléonigritique, la milice traditionnelle. Selon Madeleine Borgomano, « le dictateur appartient à deux groupes, l'un est son « ethnie » et son clan, l'autre sa « confrérie », celle des chasseurs » (Borgomano, 2000 : 92). L'urne, astuce suprême des luttes démocratiques, n'est pas sollicitée. Le pouvoir de Koyaga

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

provient de sa force, de son habileté au combat, de sa capacité à dompter la nature ou à l'obliger à réaliser ce qu'il désire et, enfin, de ses fins calculs politiques roulant ou terrorisant ses adversaires.

Pouvoir acquis par la force, Koyaga l'assoie par la force. Or, il s'agit d'une force non légale, non républicaine, propre à l'espèce animale, à la cynégétique. Ainsi, après avoir liquidé le président Fricassa Santos (*En attendant*, 100), il recrute dorénavant parmi les Paléonigritiques, les membres de son clan. Alors que le président Fricassa Santos est mort, le pouvoir, objet de toutes les intrigues, est partagé entre 4 chefs de l'exécutif. Cependant, tour à tour, Koyaga, à la tête de ses lycaons, sa milice infernale, sème la terreur : « Les partisans de Koyaga avec, en tête, les lycaons réprimèrent avec férocité la manifestation en tirant dans la foule, en poignardant et égorgeant » (*En attendant*, 112). D'ailleurs, ces 4 chefs militaires, à savoir J.-L. Crunet, Tima, Ledjo et Koyaga se regardent en chiens de faïence. Quoiqu'ils aient tous pris le pouvoir pour dénoncer la dictature du président défunt, chacun est obligé, pour sauvegarder le pouvoir suprême, de recourir à l'extrême violence, la torture.

Voulant posséder le pouvoir pour soi, chaque chef de bande recrute parmi les siens, pour être en sécurité. Le domaine politique devient un lieu, où fourmillent la cruauté, la torture et la sorcellerie : « Après cette tuerie, chaque camp se replia sur ses acquisitions [...] Le pays était devenu une peau tiraillée par les quatre bouts » (*En attendant*, 112). Ainsi, au cœur de tout processus politique en Afrique, l'ethnie est un matériau nécessaire à la conservation du pouvoir. Il suffit d'avoir son onction pour justifier les actes coupables et régner à vie.

Quelquefois, le soutien des vivants ne suffit pas. Le dictateur se tourne vers les morts, les mânes pour solliciter leurs faveurs, leur protection. C'est le cas du président de la république des Grands-Fleuves. En fait, sûr du soutien inébranlable de son clan, il se trouve être investi non seulement par les vivants, mais par les mânes, l'ancêtre du terroir. Dès lors que Sakombi, un de ses ministres, est porteur d'un message d'outre-tombe, le président clame, haut et fort, l'authenticité de son régime, l'onction divine : « les mânes lui avaient demandé de dire que l'homme au totem léopard avait été envoyé pour sauver le peuple de la république du Grand Fleuve. Ils avaient désigné le totem léopard comme [...] l'unique intermédiaire entre les vivants et les mânes_ »_ (*En attendant*, 242). Le pouvoir du président des Grands-Fleuves est validé par les mânes. Il n'a donc pas de compte à rendre au peuple.

Koyaga a l'impression que les mânes le protègent aussi. Sa longévité au pouvoir ne serait pas due à sa prudence ou à sa sagesse humaine seulement. Mais, il la doit à ses ancêtres, qui veillent sur lui, alors qu'il risque de perdre sa vie dans un crash : « Les mânes des ancêtres se sont trouvés là pour bonifier les sortilèges de ma maman » (*En attendant*, 275).

Cette « authenticité à l'arraché » sonne comme un coup de glas sur le récit. Des crimes sont commis au nom de cette validation d'outre-tombe, des actes coupables perpétrés. Il en est de même de tous les dictateurs auprès desquels Koyaga se rend pour apprendre les méandres de la politique. En clair, la validation du pouvoir par les mânes permet

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

aux dictateurs de « justifier les tortures, les assassinats d'opposants » (*En attendant*, 275), selon le *sora*.

Mais, au contraire de Tchaotchi pour Koyaga, Bilanga prend appui sur Eborzel, la capitale. Personnalité subalterne dans la hiérarchie administrative, il est porté sur la scène nationale par les moyens de communication légaux. La presse républicaine, acquise à sa cause, le présente comme le citoyen honnête, que tout Eborzel détienne. La dictature a, en effet, la vertu de produire son vocabulaire, ses paroles mielleuses. Elle a l'art de fabriquer des personnages comme Bilanga, qu'elle idéalise, déifie, pour la cause du régime : « Son tempérament passionné et dynamique, son intégrité professionnelle et sa sensibilité de bon père de famille faisaient de lui le seul candidat compétent et apprécié des paysans, qui pouvait relancer une région considérée par tous comme le grenier dont vivait Eborzel » (*Les Chauves-souris*, 174). Elle abonde en panégyrique envers Bilanga considéré comme un bon chef de ménage, un citoyen honnête sur lequel peuvent compter la république et les habitants de Vémelé et d'Abong.

Au fond, le candidat aux législatives incarne la malhonnêteté, l'intempérance. À cet effet, il entretient plusieurs maîtresses- Marie Bondi (*Les Chauves-souris*, 180), Louise (*Les Chauves-souris*, 178), pire, Arlette Manda – la fiancée de son fils Roger (*Les Chauves-souris*, 152), qu'il engrosse et meurt pour avoir tenté d'avorter. Agent véreux de l'État, il brade les intérêts du peuple au profit des siens, vu son entretien avec Chauvin, l'homme d'affaires français (*Les Chauves-souris*, 148). Enfin, il n'est pas apprécié des paysans, qui tentent de le disqualifier de la course à la députation, comme cela survient au finale du roman.

Cependant, comme Koyaga, il tente de prendre appui sur les leviers du pouvoir pour affermir sa puissance. En bon dictateur, il utilise à son compte et pour le compte du régime, la police publique. L'inspecteur Hiloga représente un type d'agent que le régime utilise pour réprimer tous ceux qui sont soupçonnés d'opposition, de rébellion ou de refus du système.

Ni Koyaga ni Bilanga ne parviennent à développer un projet de société. Le pouvoir, selon eux, se maintient non par les projets de développement, mais par le folklore, le plaisir, la corruption des mœurs. Ils exercent leur autorité en pratiquant toutes les injustices, comme pour dire que ladite autorité ne provient pas du peuple, mais d'eux-mêmes. Ils s'en prennent à tout le monde, aux membres de leurs familles respectives, pour donner l'impression, qu'ils sont impartiaux.

Aussi, si Robert Bilanga ne s'adonne pas à l'observance des règles religieuses, s'il ne fonde pas son autorité sur les valeurs spirituelles, Koyaga, lui, y est fortement rattaché. Son pouvoir tient par sa capacité à circonscrire et à dérouler deux cercles d'allégeance, deux systèmes de référence enchevêtrés, lesquels font échos, quand il s'agit de la survie du régime : « d'une part, l'esprit du clan, de la tribu, de la caste, du village, du quartier – qui constituent pour chacun la dimension première de son être […]. D'autre part, l'espace religieux où s'articulent le sens de la vie et le secret de l'éternité » (Hussein, 1997 : 165). La seconde dimension ne concerne pas trop Bilanga, qui ne s'y intéresse guère. Koyaga, quant à lui, embrasse les deux instances temporelles. Ce sont elles qui

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

consolident son pouvoir. Il en est de même des autres chefs d'Etat, ses homologues africains surtout.

Vu de loin, les différents chefs d'État et les hommes du pouvoir, qui pullulent dans les récits de Kourouma et de Nanga, sont des démocrates, car ils règnent sur des républiques et non des royaumes. Mais, leurs actes, leurs comportements, laissent à désirer, au quotidien. Ils s'en prennent à tout le monde, sans exception. Ils protègent leurs pouvoirs par tous les moyens, même s'ils donnent l'impression de protéger leurs clans, leurs ethnies. À dire vrai, ils se servent du pouvoir pour s'enrichir, pour promouvoir la politique du ventre, chère au roman africain contemporain.

3 « Politique du ventre »

Expression imagée empruntée aux Camerounais par Jean-François Bayard, la « politique du ventre » (Bayard, 1989 : 31) caractérise le fonctionnement des deux régimes dictatoriaux déroulés à savoir la jeune république, ayant pour cadre diégétique, la ville d'Eborzel et la république du Golfe. Sur ces deux régimes trônent des personnages, qui ne se soucient que de leur *ventre*, pour développer des appétits gargantuesques et pantagruéliques, pendant que la population souffre et meurt de faim. Certes la « politique du ventre » n'est pas l'apanage des Camerounais. Partout en Afrique, en Europe, en Amérique, en Asie, il existe des régimes corrompus, où les notions de biens communs et biens individuels sont souvent confondus, où l'on cultive le pillage des ressources de l'État. Le roman africain enquête souvent sur ce type de gestion calamiteuse des biens publics.

Dans la fiction de Nanga et de Kourouma, la « politique du ventre » est enseignée, apprise par les personnalités politiques, comme si elle participait du mode de gestion de pouvoir. En d'autres termes, servir, c'est se servir et en même temps les siens, d'après Bayard : « Même si ce terme pittoresque de "politique de ventre" est complètement absent du roman de Kourouma, le régime instauré par Koyaga répond à ces définitions de façon caricaturale » (Bayard, 1989 : 147). Il en est de même du texte du Camerounais, Nanga, dont le comportement de Robert Bilanga, le protagoniste, laisse à désirer.

Jeune tirailleur sénégalais, Koyaga peine, en début de carrière politique, à assoir son autorité. Il se confie à ses pairs africains supposés expérimentés, comme le président Tiékoroni, le dictateur de la république des Ébènes, qui l'initie à la fameuse "politique de ventre" : « Les besoins personnels d'un chef d'État et président d'un parti unique servent toujours son pays et se confondent directement et indirectement avec les intérêts de sa république et de son peuple » (*En attendant*, 194). Il construit, à Tchaotchi, son village natal, « un ensemble aussi somptueux que ce que le dictateur au totem caïman a bâti dans son village natal » (*En attendant*, 295). C'est là, dans « un camp retranché » (*En attendant*, 295), qu'il oriente toute la fortune du pays. Ses parents, ses proches s'enrichissent de façon insolente. C'est le cas de son marabout Bokano, « qui vit dans un luxe insolent. Il est l'un des hommes les plus riches du pays [...] l'homme de paille de Koyaga et de sa mère » (*En attendant*, 298).

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

Mise à part la main mise sur les ressources du pays, Koyaga développe une luxure sans pareille. Le rapport, qu'il entretient avec les femmes, est particulier. Il considère ces dernières comme des objets d'amour, des jouets, c'est pourquoi il en « fréquente beaucoup, en consomme énormément » (*En attendant*, 299). En plus, il est père d'une innombrable « progéniture qui ne traîne jamais » (*En attendant*, 300), c'est-à-dire préparée à occuper des hauts postes de responsabilité. L'autre grand projet de société, qui tienne, est celui de ses enfants légitimes, lesquels sont « préparés aux métiers des armes » (*En attendant*, 301), afin de protéger le régime et surtout d'assurer la relève, en cas de sa disparition.

Bilanga, quant à lui, aime les hôtels, la compagnie des femmes, des écolières et développe une lubricité sans retenue : « Moi, disait-il à Marie, ma plus grande joie quand je me réveille le matin, c'est de penser que je vais rencontrer dans la journée de belles femmes qui me feront rêver » (*Les Chauves-souris*, 49). Toute sa préoccupation est de satisfaire ses pulsions libidinales, au grand mépris de la morale, de l'éthique professionnelle.

Prototype de Koyaga, bien qu'il n'ait pas les mains sur les leviers du pouvoir suprême, Robert Bilanga se bat au quotidien pour son bonheur. Il paraît égoïste envers sa famille nucléaire. À la différence de Koyaga, il ramène tout à son niveau. Aimant la belle vie, il construit une villa à Vémelé, non loin d'Eborzel. C'est là qu'il invite ses maîtresses à passer le week-end. Quant à Clotilde, son épouse légitime, elle ne vient jamais à Vémelé. C'est au 4è chapitre du roman, que le narrateur fait longuement parler d'elle. Contre toute attente, c'est Marie, une femme de mœurs légères, qui ravit la vedette dans le discours incipitiel.

Par ailleurs, l'argent est, pour Koyaga, le directeur des Affaires économiques, un instrument pour réaliser ses ambitions, fussent-elles les plus sordides, les plus viles. Par l'entremise de l'argent, ses amis, les membres de sa famille politique, sont promus à des postes de responsabilité. Ils pratiquent la corruption, à tous égards. Le mérite n'existe pas, la compétence négligée. Les agents de l'État sont obligés, pour avoir une promotion, de le corrompre. Le système est tel que sans argent, personne ne peut accéder à un poste de responsabilité, à Eborzel.

Ayant toute honte bue, Bilanga estime qu'il est « capable d'acheter les consciences les plus honnêtes et les plus désintéressées d'Eborzel » (*Les Chauves-souris*, 131). Il travaille donc pour lui-même et pour ses amis, car « À Eborzel, on accédait aux postes hauts placés que par l'argent et par les femmes » (*Les Chauves-souris*, 15). Homme puissant de Vémelé, par sa capacité à corrompre toutes les consciences, ses activités politiques se résument à trois mots, déclamés, ici, par Louise, une de ses maîtresses : « En somme tout te réussit, les femmes, la politique, l'argent » (*Les Chauves-souris*, 179).

La « politique du ventre » est le maître-mot de l'élite exécutive, dont fait partie Bilanga. Il peut gaspiller autant d'argent par jour, car il n'en manquera pas. D'ailleurs, il donne l'impression de ne rien voler. Pourtant, le narrateur ne manque aucun détail sur la voracité du personnage, sur sa capacité à accepter tout compromis à la seule condition que cela lui rapporte un peu d'argent : « Cinquante millions… Cette somme

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

pouvait lui servir pour ses menues dépenses. Il avait promis une case à Mademoiselle Irène, sa maîtresse métisse. Il lui arrivait parfois de claquer un million en une soirée de jeu à Sansanboyville » (*Les Chauves-souris*, 104). Tout le souci de Bilanga est d'avoir de l'argent, pour assouvir la vie de débauche, qu'il mène.

Aussi, il est membre d'un groupe de bureaucrates, dont la vie est faite d'alcool et de femmes. Ces fonctionnaires véreux rivalisent de : « visite des villas et immeubles qu'ils venaient de construire, un tour de Safari ou au caveau d'un grand hôtel touristique d'Eborzel, fin de la soirée dans un studio de la cité des Palmiers où chaque nouveau riche avait sa garçonnière » (*Les Chauves-souris*, 11). La vie à Eborzel profite à quelques-uns seulement. Il faut appartenir au parti au pouvoir, entrer dans le cercle restreint de Robert Bilanga, de Chauvin, du député Olinogo, qui « menait une vie de célibataire, changeant de filles comme il eût changé de chemises » (*Les Chauves-souris*, 179). Personnalités nommées et même élues violent allégrement la morale, alors qu'elles sont censées donner le bel exemple, montrer la voie à suivre.

Mais, les caisses de l'État saignent, les hôpitaux manquent de médicaments, les tas d'immondices investissent les quartiers d'Eborzel. Convaincu que le gouvernement n'investit pas assez dans les secteurs essentiels, Robert Bilanga ordonne à son chauffeur de ne jamais l'amener, au cas où il tomberait malade, dans une structure de santé publique : « Madame, le patron ne va jamais à l'hôpital central. Il m'a toujours dit que, s'il lui arrivait quelque chose, il fallait le conduire à la clinique du centre. L'hôpital civil n'a pas tous les médicaments […] À l'hôpital central, on avait le temps de crever » (*Les Chauves-sou ris*, 71). L'hôpital public est donc réservé à la population, au bas peuple. Bilanga n'y met pas pied, au risque de mourir, faute de plateau technique requis et surtout de médicament.

C'est dans cette corruption, dans la misère du peuple d'Eborzel, que se délecte l'élite exécutive, laquelle estime que le moment n'est pas encore arrivé, pour bien gouverner : « Il fallait attendre des générations pour que leur fatalisme fît place à un dynamisme créateur, lequel ne pouvait venir que d'un sang nouveau injecté dans les veines de l'Afrique » (*Les Chauves-souris*, 126). Bilanga jette le discrédit sur les profils des citoyens d'Eborzel. Pire, il pense qu'il manque de cadres compétents pour gouverner proprement la république, la cité : « Entre-temps, on ne pouvait tout de même pas demander aux élites néo-bourgeoises de se croiser les bras et de refuser les miettes qui tombaient de la table des riches » (*Les Chauves-souris*, 126).

Il fait sienne la longue conversation qu'il a eue avec l'entrepreneur blanc, Chauvin. Celui-ci ne se doute pas de l'honnêteté des agents de l'État comme Bilanga. Entreprenant en Afrique et particulièrement à Eborzel, Chauvin sait corrompre les bonnes et les mauvaises gens. Il sait rouler tout le monde, car : « Avec l'argent, il y a toujours moyen de rouler un Nègre, si haut placé soit-il » (*Les Chauves-souris*, 96-106). La corruption, la luxure, le mensonge, auxquels se livrent les fonctionnaires d'Eborzel, les exposent à tous les vices.

À lire les deux œuvres, nous avons l'impression que le mal va crescendo, l'espoir s'amenuise. L'élite exécutive tient les leviers du pouvoir et n'a cure de la masse affamée, malade, exposée aux intempéries de toutes sortes, prise en otage par deux implacables

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

régimes politiques dictatoriaux. Pourtant, ces personnages nourrissent de nobles ambitions, rêvent de grands projets sociaux. Paradoxalement, les heureux bénéficiaires desdits projets sont eux-mêmes. Pour Berger, « l'homme de pouvoir poursuit le rêve de n'avoir à obéir ni à rendre de compte à personne. En même temps, poussé par le besoin d'incarner un modèle parfait pour l'autre, il inscrit toujours dans ses propos la nécessité de poursuivre un idéal élevé » (Berger, 1993 : 64). Koyaga et Robert Bilanga projettent de pérenniser un régime, qui leur profite. Ils rêvent chacun de sauvegarder son régime, vaille que vaille.

Pris en otage par leurs clans, auxquels ils sont tenus de rendre compte, *ils* se prennent pour des dieux, et sacralisent, à leur façon, la fonction publique et/ou la fonction suprême. C'est pourquoi le roman africain rapporte, à volonté, la particularité de cette gestion calamiteuse : « Le récit romanesque négro-africain insiste et revient de façon récurrente sur cette relation contractuelle, à travers la citation des ancêtres, cette sagesse des nations condensée en des formules laconiques » (Makani, 2005). Le rattachement à la tradition légitime le mal, le népotisme dans la gestion des biens publics. C'est la raison pour laquelle les finales de ces récits n'ont guère ébranlé les deux régimes politiques.

4 Triomphe du mal ?

La mise en scène de la gestion des républiques implique les notions d'échec ou de triomphe, du bien ou du mal. La scène suppose des acteurs, des individus, qui se battent tantôt pour un idéal, tantôt pour leurs propres intérêts. Le conflit est d'ailleurs lié à la nature du théâtre. Dans les deux récits, la notion de gestion des biens communs prête à confusion.

Pour les uns, la république, *res publica*, est un bien public, c'est-à-dire commun. Elle est la propriété de tous les citoyens. Pour les autres, la *res publica* est l'affaire d'ethnie, du clan, de famille politique. Malheureusement, dans les deux œuvres, c'est cette dernière acception, qui prend le dessus. Koyaga trône sur la république du Golfe à vie, malgré les nombreux coups d'État, l'accident d'avion, les nombreuses velléités contestataires. Hospitalisé, Bilanga n'a pas dit son dernier mot. Le narrateur n'annonce pas, non plus, la chute du régime. La situation est demeurée intacte, comme au début du récit, malgré l'irruption des électeurs de Vémelé, sur la scène politique. Mais, Kourouma et Nanga ne font pas l'apologie du mal.

Deux pôles de résistance, deux foyers de tension militent activement, dans les deux textes, contre le triomphe du mal et celui du bien. Cette tension meuble les récits, alimente les discours narratologiques et sert de matériaux nécessaires à l'histoire.

Étant entendu que nous avons longuement disserté sur la gestion calamiteuse des tenants du pouvoir dans les deux œuvres, notre attention porte désormais sur le groupe de tension militant pour le triomphe du bien. À vue d'œil, l'entreprise s'avère difficile, eu égard aux dispositifs de sécurité, dont disposent les gouvernants. Ces récits mettent à nu deux régimes politiques demeurés fidèles aux logiques du pouvoir propre aux pseudo-démocraties du Sud. Ce type de régime, à en croire Tahar Ben Jelloun,

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

« ne se débarrasse pas si facilement des pesanteurs et des habitudes liées au système clanique ou tribal » (Jelloun, 1997 : 161).

Les Chauves-souris lève le voile sur un univers diégétique tenu captif par Robert Bilanga et sa famille politique. Mais, à l'intérieur de ce cercle, un groupe de pression voit jour, composé de Roger, de Marie, du professeur Biyidi, du Dr Moussa, de l'imprimeur Markowsky (*Les Chauves-souris*, 226).

Une prise de conscience naît pour empêcher le triomphe du mal, de la dictature incarnée par Robert Bilanga. C'est son fils Roger, qui s'oppose à lui, de façon frontale, et souhaite que la vieille garde cède sa place à la génération montante. Il propose une répartition équitable des richesses du pays et dénonce, à l'occasion, l'exploitation des masses, le gaspillage des fonds par les hommes du pouvoir : « Toutes les dépenses fastueuses et tout le gaspillage éhonté des fonds qui se pratiquent dans ce pays pourraient être limités au profit des masses déshéritées. Alors, il n'y a pas besoin de se salir les mains pour gagner honnêtement sa vie. » (*Les Chauves-souris*, 176).

Robert Bilanga ne se réjouit pas de la candidature de son père aux législatives. À contrario, il rêve de bâtir une société fondée sur l'égalité des chances de tous les citoyens. En d'autres termes, il va en guerre contre le régime au service duquel se trouve son père, Bilanga. En plus, élève du professeur Biyidi, il fait siennes les thèses de ce dernier. Il appelle au changement, à la gestion saine de la chose publique, à la promotion de la bonne gouvernance.

C'est pourquoi fiché par le service secret de renseignement, le professeur de philosophie Biyidi est soupçonné de corrompre la jeunesse. Il recommande à ses élèves d'ouvrir les yeux, de réfléchir sur les questions d'intérêt politique ou économique : « Biyidi jouissait visiblement d'un prestige sans réserve auprès de ses grands élèves du lycée Locklock. Il les avait initiés à des lectures hors programme mais qui leur ouvrait les yeux sur les problèmes économiques et politiques nationaux et internationaux » (*Les Chauves-souris*, 83). Le professeur sensibilise les élèves du lycée Locklock à la justice, au travail bien fait, au mérite. Il les aide à réfléchir, à stigmatiser l'élite exécutive corrompue à laquelle appartient la clique de Bilanga.

Manifestement, la bande d'Eborzel a la main mise sur l'appareil de l'État. Elle contrôle tous ceux qui sont contre le régime. Elle déploie des moyens colossaux pour réprimer ou « corrompre toutes les consciences » d'Eborzel.

Mais, une catégorie d'hommes, composée du Dr Moussa, échappe à ses filets. Recevant à son service le jeune Roger, Moussa refuse le pourboire que tente de lui remettre Bilanga : « Le jeune médecin prit un air sévère, presque méprisant. Il n'appréciait pas la mentalité vénale d'Eborzel. L'aumône et le don, pour lui, étaient des solutions de facilité qui évitaient à ceux qui les faisaient de s'attaquer aux vrais problèmes » (*Les Chauves-souris*, 169-170). Le jeune médecin déclare respecter simplement le serment d'Hippocrate, c'est-à-dire faire bien son travail, sans s'attendre à recevoir de l'argent d'un patient. Le groupe, que pilote, en catimini, le professeur Biyidi, désire amener les hommes politiques à changer de comportement. Ces acteurs agissent à visage découvert, malgré la machine de répression élaborée par l'élite dirigeante.

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

Dans *En attendant*, la configuration politique est telle qu'il n'existe pas de moyen efficace de contrer les actions du gouvernement. Les acteurs, qui osent affronter le régime, sont purement et simplement exécutés par la police politique, la milice du président.

Les citoyens de la république du Golfe sont traumatisés par ladite police politique de Koyaga. Partout où règne la dictature, les individus sont négligés, chosifiés. On ne leur accorde aucune attention, si bien que le tandem « politique et duplicité » (Borgomano, 2000 : 150) rime, émaille les discours des deux œuvres. Fin imposteur, le président de la république des Grands-Fleuves animalise ses concitoyens. Il les trouve incapables de raisonner, de réfléchir. Selon lui, « Les peuples écoutent ce qu'on leur dit, ce qu'on leur commande. Ils n'ont pas le temps de tourner, de soupeser, de comparer les actes d'un président. Quel croyant juge-t-il les volontés des divinités avant d'exécuter leurs paroles ? » (*En Attendant le vote des bêtes sauvages*, 197). C'est autour de ce mensonge savamment élaboré par les dictateurs, qu'est scénarisée la politique dans l'œuvre de Kourouma.

Contrairement à *Les Chauves-souris* où certaines conditions sont réunies pour des velléités de résistance, les citoyens de la république du Golfe ne peuvent rien faire de précis pour secouer le régime. À la vérité, ils ne sont pas considérés comme des citoyens, au sens vrai du terme, mais des *croyants,* des individus, qui exécutent sans réfléchir les paroles des divinités. Comme Robert Bilanga trouvant les citoyens d'Eborzel peu outillés pour la démocratie, Koyaga, quant à lui, prétend que « la politique est illusion pour le peuple, les administrés. Ils y mettent ce dont ils rêvent. On ne satisfait les rêves que par le mensonge, la duperie. La politique ne réussit que par la duperie » (*En Attendant*, 278). Ces œuvres réussissent à instrumentaliser l'imposture et la considèrent comme un moyen efficace de gestion du pouvoir politique.

5 Conclusion

Les Chauves-souris de Bernard Nanga et *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma scénarisent la politique, à leurs façons. Ils instrumentalisent le mensonge, la duperie en les faisant passer pour des vérités. Ils tiennent les peuples captifs et les relèguent au rang de *croyants*, des individus, qui ne font que la volonté du chef, qui ne sont pas tenus de contester sa parole. Conséquemment, le pouvoir est sacralisé, les biens publics personnalisés, l'économie bradée. Le clan, l'ethnie, la famille, les nouveaux items du pouvoir, investissent l'espace public. Entretemps, ces pseudo-démocraties finissent de catégoriser leurs peuples respectifs, les qualifiant de citoyens de premier et de second rangs, au regard de leur proximité ou non avec le chef. Certaines soutiennent que les Noirs ne sont pas suffisamment mûrs pour être *démocratisés* (*Les Chauves-souris*). D'autres, en revanche, estiment que si les hommes ne veulent pas les élire, ils sont capables de mobiliser *les bêtes sauvages* afin de voter pour eux (*En attendant le vote des bêtes sauvages*). L'impression, dans ces textes, est que le mal va crescendo, tant l'arbitraire est devenu un principe de gouvernance, une catégorie de l'esprit. Cependant, d'autres protagonistes se font remarquer par la singularité de leurs discours et de leurs actes. N'étant pas forcément des hommes politiques, dans la plupart des cas, ils agissent tantôt à visage découvert, tantôt en

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720

cachette, contre la dictature. Ce phénomène est si manifeste dans *Les Chauves-souris* que dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Seulement, l'audace d'espérer, le courage d'affronter le mal ou l'imposture irradient les deux récits.

Références bibliographiques

Corpus

Kourouma, Ahmadou (1998). *En Attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Le Seuil.

Nanga, Bernard (1980). *Les Chauves-souris*, Paris, Présence Africaine.

Autres références consultées

Bayard, Jean-François (1989). *L'État en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Fayard.

Berger, Maurice (1993). *La Folie cachée des hommes du pouvoir*, Paris, Albin Michel.

Derive, Jean (1999). *Des Hommes et des bêtes*, Paris, Classiques Africains.

Girard, René (1972). *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset.

Kovač, Nikola (2002). *Le Roman politique. Fictions du totalitarisme*, Paris, Michalon.

Makani, Antoine-Guillaume (2005). « Tribalisme politique et conflits sociaux dans le roman camerounais et congolais », in http ://ethiopiques.refer.sn/spip. php ?article273#nb3. Consulté le 19 juillet 2019.

Margel, Serge (2007). *De l'imposture. Jean-Jacques Rousseau. Mensonge littéraire et fiction*, Paris, Editions Galilée.

Meddeb, Abdelwahab (dir.) (1997). *Postcolonialisme*, Paris, Maisonneuve et Larose.

Notre Librairie, *Revue des littératures du Sud* (2004). Cahier spécial. « *Ahmadou Kourouma : l'héritage* », n°155-156, juillet-décembre.

Published in : J. C. Abada Medjo (dir.), *Revue Mosaïques, No 5. Impostures. Discours, figures et modalités*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003720, doi : 10.17184/eac.9782813003720